316

(73)

MODULATIONS

DU MÊME AUTEUR

Poèmes

Terpsichore (1920)
Mémoires (1921)

A PARAITRE

L'Heure nous tient
feuillets lyriques pour le propre du temps

Poésies et Poèmes
Edition définitive

Deuxième série :
Sources
(1890-1897)

Première série :
Prima
(1884-1889)

POÉSIES & POÈMES

DE

Robert de Souza

ÉDITION DÉFINITIVE

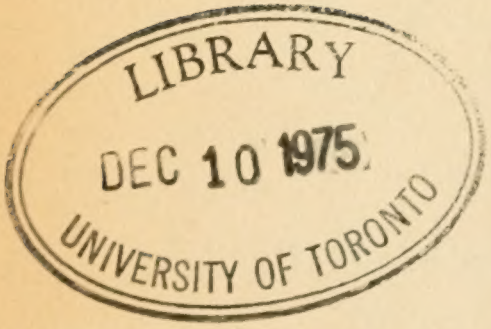
—

MODULATIONS

- - - - Fumerolles - - - -
La petite Ame - Les Graines d'un Jour - Mois d'Or - Anacréontiques - Du Trouble au Calme - Modulations sur la Mer et la Nuit - La Plainte - - - - des Collines - - - -

PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS & CIE
21, Rue Hautefeuille
1923

PQ
2429
S73M6



ERRATA

PAGE 153, *les derniers vers doivent être rétablis ainsi :*

On ne dort pas pourtant, on veille, sans être las
d'attendre...

Confiance !

PAGE 166, *à effacer la répétition du troisième vers :*

Des petits toits de feux et d'ombres écailleuses

AVERTISSEMENT

Des anciens poèmes qu'avec ce volume, il réunira dans une édition collective et définitive, l'auteur a préféré commencer par la troisième série, d'un art personnel plus certain.

Elle rassemble cependant des pièces antérieures aux *Sources*, des contemporaines, d'autres postérieures d'une dizaine d'années.

Un certain nombre sont inédites: beaucoup n'avaient paru qu'en des revues ou à une centaine d'exemplaires.

Cette série groupe les poésies d'une même brièveté fluide, pouvant être liées entre elles par la même union du sentiment intime et de la nature féerique la plus proche de nous.

Dans une chronique du *Journal*, en 1894, André Theuriet, qui fut souvent un charmant poète et qui le restera, citait de ces vers parmi les formes étranges de l'art symboliste. On s'apercevra sans doute aujourd'hui que, s'ils marquaient une direction peu suivie, — et des symbolistes mêmes, — les correspondances qu'ils interprétaient n'avaient rien des recherches dont s'éloigne un lyrisme naturel.

Quant à la technique, l'auteur aura plus librement et complètement obéi plus tard aux principes qui le guident *suivant la tradition organique de la* PAROLE *française*. Mais dès ces premiers vers, il assurait les modes principaux des gammes, des timbres et des mouvements que chaque poète doit se créer.

Des harmonies, outre les jeux intérieurs du vers, essayés depuis quelques années par les uns et les autres, outre les simples assonances finales, ou l'absence souvent plus délicate de toute homophonie, il pratiquait d'une volonté délibérée les justes rimes pour l'oreille (*soleil, vermeille: spires, désir: pourpris, prairies; arrosée, muser:*) déjà réclamée par nos classiques au milieu du XVIII^e^ siècle.

Des cadences, données surtout par la place des accents, nul, à cette époque, ne les composait d'images métriques aussi volontairement équilibrées dans les sinuosités du rythme.

Pour les harmonies et les cadences combinées, l'auteur, malgré les ironies de ses confrères, qui croyaient tout résoudre au gré des libres lectures, avait dès *Fumerolles* envisagé combien il serait important de préciser les nuances exactes, si nombreuses de l'*e* dit « muet », que n'imposent pas toujours une prononciation commune ou la place expressive dictant leur euphonie.

Toutes ces raisons inclinent l'auteur à une certaine faiblesse pour ce recueil. Sans doute est-ce bien à tort. Mais quelle que soit la prédilection qu'il devra éprouver pour des poésies ultérieures plus particulières, plus douloureuses et plus profondes, ou des poèmes plus mûrs, plus graves et plus larges, il lui suffirait que d'échos en échos ces « modulations » lui prolongeassent un peu quelques suaves instants de sa jeunesse, soupirs ravis au sein des Grâces, et mêlés, dans une douce extase mélancolique, à la volupté de la lumière, des saisons et des heures.

Juillet 1922.

FUMEROLLES

Fumerolles !
simples jeux de brumes,
des terres chaudes d'Amour
soufflées,
par les douces heures du jour...
Paroles,
enroulant, endormant la pensée,
au souffle de bouches tremblantes,
ô volupté ! volupté...
Laissons l'écume
des rages et des laves de la vie,
fumerolles,
et nous ravissez
en les ascensions
de vos brumes,
aux lumineuses spires,
soufrées, soufflées
de nos désirs,
de nos passions,
et malgré les boues et les cendres,
diaprées
de nos incandescentes féeries...

Spires aux vols et virevoltes folles,
fumerolles,
enveloppez-nous de vos plus mouvantes magies;
et de leurs denses vapeurs vermeilles
soutenez-nous
en les délices d'un vertige,
jusqu'à nous porter enivrés avec vous
vers le soleil.

Et si traversent le voile de vos prestiges
les grondements sourds de la terre noire,
épaississez-vous toujours sur nos yeux,
davantage,
fumerolles :

Il nous faut tant de beaux nuages
pour nous croire parfois des dieux !...

FUMEROLLES

bleutées de nuit

I

Crépuscule... gestes à tâtons du bonheur
Dans la sylve toute neuve encor de l'amour...

Ah ! le passé nous vêt longtemps comme un deuil
Si long ! et d'épais habits de bure si lourds !
Par nous-mêmes, avant l'union vraie, par les autres,
Entassés continûment sur nos épaules,
Comme pour nous écarter plus longtemps l'un de l'autre,
Nous voiler d'une brouée de l'âme le clair bonheur
Dont le passé force d'abord l'amour à faire un deuil
Si long ! et d'épais habits de bure si lourds !

Que durent, tel qu'un éternel rosaire le jour,
Et l'égrènement interminable de ses heures,
Avant que nos doigts aient ce long passé lacéré
Et fait de toutes ces loques de nuit des clartés
Grandissant, toujours un peu plus, vers le jour
Où enfin ! entièrement du deuil dépouillé,
Dans la sylve, enfin soleilleuse, de l'amour,
Se dresse ! pure et radiante chair de bonheur,
Le vierge renouveau de notre nudité !

Crépuscule... gestes à tâtons du bonheur
Dans la sylve toute neuve encore de l'amour... —

II

Le sommeil
étend toujours sur elle
sa pénombre de nuit...

Et j'appelle
dans l'angoisse de la nuit, —
l'âme dilatée vers l'Orient !

Et j'attends...

Dieu ! que la réponse s'éveille,
et illumine mon cœur anxieux
des spectrales menaces de la nuit !

... N'est-ce point elle
qui filtre et glisse ?...

Ses yeux, ses yeux !
enfin ses yeux,
hors des spélonques de l'Orient
répondent,
et luisent, et s'épanou-issent,
jusqu'à dans ma nuit me fondre,
jusqu'à confondre toute ma nuit...

O la réponse,
seule entre tous éveils, dispersatrice !...

Ses yeux, ses yeux
s'épanou-issent
dont l'iris monte,
le lumineux
et large iris,
qui dans un ciel de nacre
s'élève, lune mordorée,
pleine, et voluptu-eusement échancrée
de lourdes, lourdes nuées
d'ambre pâle...

III

Pudique, son petit pied comme échappé d'Asie,
son petit pied de légende divinement exigu...

Oh ! sa trace à peine saisie
aux marques du sable sibyllines !

Humain pourtant de sa force charnue,
haut cambré comme un coq de combat !

Son pied de légende et d'humanité fine
qui assaille la terre en despote rêveur,
et la laisse vaincue sous ses pas !

— Etrange, ô légende !
nul n'aura sa beauté connue
nue.....

Ah ! l'amant l'a tenu,
roulé, chauffé, en ses paumes ardentes,
mais jamais, jamais dévoilé

D'un emmaillement impénétrable,
dont les soies diverses le gantent,
et l'irisent, le dorent, ou l'argentent
des frissonnantes pudicités
qu'ont des nuances de crépuscule,
des éclats fugaces d'aurore,
ou des glacis bleus de clair-de-lune,
ou des ténèbres miroitantes
de l'aube toute proche de la chair
qui moire les mailles nocturnes
des reflets luisants de sa lumière !...

Ah ! l'amant l'a tenu,
pressé, baisé... baisé, roulé...
roulé, chauffé, en ses paumes ardentes,
mais jamais, jamais dévoilé...

Qu'un soir peut-être, qu'il apparût
au fol amant,
en un éclair éblouissant,
d'écume,
comme un petit flot blanc
à peine vu
disparu
en brume,

sous la nuit de la courte-pointe...

IV

La petite Sœur morte dont vague encor l'âme blanche
brillait...

Et comme je montais du fond de la combe
à chaque appel des signes lunaires
les songes
leur forme lisse et blanche
dressaient,
hors l'épaisse tombe de l'ombre.

Et chacun de mes pas m'avançait
vers ce que je croyais être la vie,
des formes ondoyantes de la vie,
fluences chatoyantes de lumière,
souplesses coulantes de la chair
en des enveloppements d'harmonies !

Mais au bout de mes pas je n'embrassais
de mes deux bras d'étreinte et de ma bouche de sang
que des corps froids, et droits, trop blancs,
durs d'attitude trop fière,
et dont la chevelure bruissait
les seules plaintives mélancolies,
et dont la petite Sœur morte drapait
les membres rigidement lisses et blèmes
de ses clairs voiles mortuaires...

A quoi bon marcher ?
Je redescendis
au plus creux de l'ombre de la terre,
pour qu'au moins mon espoir dans la nuit
s'endormît.

Il ne put....
Lors, baisant la terre
de supplications infinies,
mes lèvres rencontrèrent
deux folioles ambrées aux replis
de battantes paupières

que chacun de mes baisers soulevait
sur des yeux d'eau profonde nacrée de lueurs vives.

Et chacun de mes baisers soulevait
de brusques espoirs luisants de vie;
et à chacun des subtils éclairs,
un peu de l'âme nocturne fuyait,
un peu de l'affre lunaire de mon sort...

Ah ! le jaillissant regard de fol éclair
où se lève, et d'un coup splendit, toute une aurore !...

II

mauves et blondes

I

L'âme s'ouvre à l'aube bleuâtre.

Et les cultures de son pourpris
s'avivent de brises et de pleurs...

Les volutes des herbes aux pentes des prairies
roulent en leurs vaguelettes figées
les dernières chutes des étoiles,
par l'aube, à terre, cristallisées.

Et le ciel nocturne pâlit;
et pâle d'un gris-bleu diffusé,

l'aube, déjà d'aurore,
l'abaisse vers nous de sa lumière...

La pointe du jour veut éclore.

Feu qui enfin s'éveille
de hautes flammes lèchent roses les cimes
par dessus les fumées de la terre,
les ombres troubles du sommeil...

L'âme s'ouvre à l'aube des cimes.

Et tandis qu'encor une vapeur
traîne un reste de nuit par le val,
attendant l'éclair de l'aurore
qui leurs trilles de victoire allume,
les oiseaux, pépi-ant en chœur,
picotent le silence de la brume
des mêmes petites voix de cristal
qui pétillent du feu qui s'allume....

II

Elle dormait... en des limbes d'enfants, —
avec des rêves extravagants
qui lui simulaient quelque vie...

Mais ses volets étaient ouverts.

Et l'amour l'éploya doucement
de sa matineuse lumière,
insinuant la clarté de la vie
sous les cillements d'or des paupières...

III

Je me sentais m'éveiller
d'entre les ombres,
en esprit près d'arriver,
par une pente de fleuve insensible
d'une fabuleuse contrée
d'éternité...

Je me sentais m'éveiller
et me disais :

Qu'est-ce qui ainsi me tire des ombres,
où un fleuve doux entraîne où lui plaît,
(voiles de poupe enflées des molles brises du songe),
l'esprit vague bercé d'une vague éternité ?...

Je me sentais m'éveiller
sous une influence vermeille,

quand je vis luire,
qui s'allongeait et qui luisait
du fond de toute éternité,
la ligne de vie de son sourire...

Qui s'allongeait et luisait
sur mon réveil...

O la fente vive de lumière,
blanche, vermeille,
vive, entre les rideaux tirés !...

III

d'or rose, d'or vert

I

Eclore d'un vibrionnaire couvain
en un éclair de liesse matutinale
par quelque jour d'un printemps hy-alin,
et vivre, tel qu'un moucheronnet juste ailé,
juste ailé pour les merveilles floréales
de l'infini si puéril du décor
où vibrera, furtive, sa petite âme...

D'un vibrionnaire couvain
éclore !
Afin d'ouïr les sons des campanules
carillonnés roses et cristallins,
et les crissements de sistres des bruyères;

Afin de fouir sous quelque radicule
une fosse étroite à des soupçons de misères;
Et dans l'attente d'une aventure ailée
de goûter le frais des herbes ombellées !...

Puis, par l'étoilement des croisades
à petits pas,
l'abri suffire d'une cosse rougeâtre
d'accaci-a
aux premiers murmures de l'orage...
Sans dans la suite n'avoir d'obstacle
à petits pas,
qu'aux longues graines vertes chenillées
des châtaigniers
par les sentiers...

Enfin ne tendre, qu'à la tâche dernière
— certains jours d'exploration grande, —
de boire, boire aux suaves corolles
des fleurs papillonnes des faverolles,
après avoir lentement déroulé,
à petits pas,
toutes les spirales
que leurs méandres
font vers le ciel...

Ou de gagner,
par de petits volètements familiers,
les rutilantes cenelles
et les azerolles
de nos arbustes familiers...

Jour enfin de surprise divine
où je découvrirai dans les herbes mouillées,
des quatre ailes de ma petite âme
posées,
le menu pied nu de la Dame
illuminant de rose la verdure !

Et les ongles aux fines perles roses
unis aux brillants de la rosée
pour que l'aurore précieuse de toute la nature
enchante la marche de la Beauté.

II

Sous les feuilles claires comme sous les eaux,
baignés des verdures translucides,
tandis que les brises entr'ouvrent les cimes
par petites vagues en arceaux,
nos êtres flottent comme sous les eaux...

Et par les ondes des feuilles pâles,
c'est le couple frêle de ses mains
prises dans les algues laineuses
que dévident, tirent, et travaillent,
— comme en leurs jeux sous-marins
d'incertaines bêtes capricieuses, —
les dix pattes aiguës et captieuses,
qui maintenant baguenaudent avec le destin,
depuis qu'elles ont mon cœur fouillé,
et qu'au vif ainsi réveillé
remonte, remonte le noyé...

III

Ah ! suivre sa Plaisance mutine
qui cède aux insidieuses invites
des sentiers engagés sous bois !
Ces lignes musardes des tortilles,
aux surprises vertes et serpentines,
qu'il semble qu'on trace au gré de ses pas,
et se perdent
comme couleuvres prestes
sous l'herbe
aux fuites sitôt vues
perdues
parmi les ombres bocagères...

Et tout d'un coup, sous la forêt se sentir grave;
serrer mieux notre amour et le sentir plus grave
sous le silence au bruissement de marée des frondaisons..

Ah ! ne t'épeure, ô ma Plaisance royale !
ne cherche point ainsi les horizons...

Savoure, savoure donc ta souveraineté
sur toutes ces grâces bocagères,

Et laisse-toi jou-ir du décor de nos âmes.

Là-bas, un fond de mauves rosâtres bruyères
étale sa face d'étang ridé
des teintes mourantes du crépuscule
et d'un crépusculaire passé...

Et là, non loin, dans l'éclaircie des chênes,
la troupe inquiète des fougères,
hautes sur leurs tiges dressées,
déploient leurs fraîches envergures,
essayant le vol de leurs grandes ailes de palmes claires :
nos pensées...

IV

Pauses caressantes... mousses ! et leurs gloires diverses...

O la lumière des voluptueuses
dont la verdoyance chatoie,
dont les lignes épaisses s'éploient
en renflements de vagues moelleuses
comme une clairière sous la futaie obscure !

Ah, les hautes lisses de soie
où l'étreinte chaude s'enfonce des caresses
qui y laissent
les stigmates moirés en clair de leurs foulures !..

azurines et d'or

I

Chère beauté, tu es plus rare que la Beauté :
Que l'intangible, l'inaccessible princière
Qui s'efforce d'être la victoire pour plaire,
Et qui ne connaît point les marches de son trône.
Tu sais être approchante, et l'ineffable icône
Qui n'abaisse point les yeux ni les cœurs, ô Bonté !
Et ta justice radiante sait n'être point l'aumône,
Ni la dupe d'obsédants phalènes de mauvaisetés
Dont tournent en vols de nuit les adorations
Que tu brûles, brûles et brûles, radiante flamme !

Image, astre d'un azur de sérénité
Qui descend à luire, entre les lares du foyer,
De par l'air pur qu'a fait un amour triomphant,
Ne sois louée : sois bénie d'être d'azur, et bonne,
Toi, la flamme, la sidérale, l'impériale !
O mon image de vie au charme si touchant,
Qui d'un trône par les pentes simples t'abandonnes...

Et sont des jours, où par les menées vertes du chemin
Il semble que tu pourrais être prise de la main,
Comme un cœur de petit enfant !...

II

Les arbres cotonneux, aux journées puériles,
parsèment l'air de leurs flocons d'étoupe grise
sur l'aile d'on ne sait quelle innocence de brise,
comme au souffle d'un enfantelet
l'herbe est découronnée de sa graine fragile
dont la neige aérienne étoile notre surprise...

Ah ! les plantes qui laissent ainsi — comme il plaît
au bon caprice ingénu des choses, —
Vagabonder l'obscur avenir de leur vie
sans un souci des effets, des causes !

Une âme fructueuse aux passants elles confient,
par cet abandon qu'elles promènent
Sur les vents colporteurs comme aux mains conquérantes
de tant d'innoncences humaines...

Zélées de la grande loi d'amour pour tout pélerin,
elles avivent ses joies, désaltèrent son chagrin.

Combien plus que nous, bénévolement humaines, les plantes !

III

Poursuivez, petites bêtes,
qui dans le silence des sous-bois
de votre mystère zézayant
me révélez, seules, en dehors de moi,
la vie des mondes.

Poursuivez le babil, ô subtiles bêtes,
de vos tournoîments
en vapeurs de songes
zébrantes d'une ombre
l'orbe des soleils
que par myriades
ouvre à fleur de terre
l'heure méridienne,
sous le couvert...

N'êtes-vous les pensées volantes
de mon amante ?
papillottantes et dansantes
en la diffusion de sa beauté !

Et qui m'ont mieux que tout révélé,
dans le silence de mes songes,
la vie des mondes ?...

IV

Tout proche l'éclat de l'orage,
vents de peur qui ne ployant les cimes,
font les feuilles trembler aux tiges,
Tes âmes ;

Sautes d'eaux vives des plus hauts vertiges
jusqu'aux mystères, aux puits des abîmes
où elles tournoient d'un secret orage,
Tes âmes ;

Poudres fines, soulevées en écumes d'orages,
et pailletées de brillants fugaces et d'irisements
qui trompent les choses de leurs arcs-en-ciel trop subtils,
Tes âmes ;

Mais lac uni, lac bleu-souverain du firmament,
où se reflètent en beautés les ascensions des sages,
et où voguent et nagent des nuages de cygnes,
Ton âme !..

V

pourpres

I

O honte de ne pouvoir souffrir, aujourd'hui !

Je respire et j'aspire par l'oubli,
oh ! par tous les pores de l'oubli,
l'extase, l'extase, l'extase !
les extatiques enchantements
du moment,
d'un simple moment
hélas !
de vie...

D'une heure quiète d'heureuse lumière, simplement.

Et je bois :

Les ramilles sont si légères,
si pressées, et ténues et fines les folioles !
Toutes les criblures de l'espace
en gouttelettes de lumière
sur moi pleuvantes comme d'une vapeur dorée,
mouillent mon âme de leurs scintillantes rosées...

Et je bois !

Tremblent, des pointes des folioles
tout au long des nerveuses ramilles,
les colliers aussi des limpides notes dont les trilles
par les brises secoués
volent et s'éparpillent
des cascades qui perlent des petits becs ailés.

O extase qui coule et brille !

Je bois...

II

O mon triomphe à moi,
tu es la joie !

Et tu roules en sa pourpre l'amant
comme un enthousiasme dans un oriflamme ;
et il n'est pas un nuage d'âme
ses longues minutes noires pleuvant,
les grands plis d'allégresse collant
en hontes gauches sur nos misères ;
il n'est pas d'orage battant,
et déteignant et déchirant
les vols de joie éblouissants,

Tu es la lumière quand même !

III

Baisers, baisers,
modulations rêvées
de toutes les formes ailées...

Gazouillis en petite pluie sur la nuque
et en préludes
ébouriffés
du prime éveil tendre des plumes !

Puis comme à l'heure lourde du jour,
la foule disparaît,
tout se tait
en un silence moite de chaleur :
et l'on s'écoute attendre dans un calme...

La petite humanité disparue,
l'instant céleste approche des divins chanteurs :

Lors éclatent des gammes fusées
à toute seconde suspendues
en de longues notes portées,
telles que des étoiles suspendues
sur les yeux...

Et notes-étoiles de nouveau se brisent
en incomparables vocalises
qui s'en vont frétillant leurs jeux...

O titillations mélodiques
de toutes les formes empennées,
qui vont trémoussant leur repos
de coups d'ailes de rêves, et piquent
des extases pizzicatées
à fleur de peau !

Lorsque s'avance, s'enlace et rampe
étroitement
comme un serpent

un cruel la langue méchante
dardée
d'entre les dents claires acérées
et hors la mâchoire baillée !

Où les pauvrets fascinés
précipités
finissent en proies sanglantes
leurs grâces de menus baisers
que le monstre happe d'un coup de fièvre
dont il mord, déchire, ensanglante
tes lèvres, tes lèvres, tes lèvres...

IV

Ah que mon désir fringue !

Fringue !... et lancé à courre, qu'il fonce
sur la proie de joie suprême comme la mort !

On ouït toutes les âmes du cœur
siffler leurs soupirs, sonner leur conque
aux oreilles battantes qui se rompent.

La pensée éclate en mille fleurs
poussant hors du crâne d'entêtantes rondes
sur notre corps.

Joie, joie, joie et joie ! rallie du cor !
où les fallacieux désaccords ?

Et c'est le halètement ivre des forces,
rapées, saignantes, au frottement des écorces,
apaisé en douces plaintes de pâmoisons.
parmi les feuillages frôleurs...

Cris rauques et râles, clameurs !

Ah ! tu tiens ton triomphe au buisson :
ton délire luise que hardiment du dardes !

Et flambe la flamme aiguë en la proie de joie qu'elle arde
jusqu'à la mort !

V

mordorées, brûlées

I

Un temps gris d'automne, gris cendré d'amour, un temps...
Où des tamis de nuages vagues et de silence
Diffusent en un tiède repos, en un recueillement,
Du fier bonheur dont nous vivons les fulgurances.
Sur les grands arbres, voile épais à peine nuancé
Qui flotte en face de notre vigie bleue et rose,
Nos yeux brûlés de l'un de l'autre se reposent.
Et c'est un kief d'amour par ces temps gris lassés
Où nos forces comme en un hamac sont balancées,
Sommeillantes en la plus douce des accalmies;
Et c'est de ces heures, nuageuses délices infinies,
Qui, ouatant de nos jours de soleil la fière jouissance,
Par la flamme attendrie nous en donnent toute conscience...

II

Le jour était de tendresse mouillée,
de fine lumière oblique comme brouillée
d'une bruine pâle qui s'éperlait en pluie
mais comme vaporeuse de lumière...

Et vous veniez, ô la Dame, vers lui,
drapée du voile léger des pluies silenci-euses,
votre svelte hardiesse heureuse
une longue seconde piétée
à l'orée
de la haute nef du parc ancien
qui tamise un jour de verrières,
un jour mordoré d'or ancien.

Une longue seconde, piétée...

Les herbes fraiches d'un vert frais d'octobre,
pures encor d'aucune gisante souillure d'automne,
étendaient en parvis leur souvenir printanier,
d'où, précises, en votre robe
mate et souple de laine agneline,
vos formes arrêtaient, sous la bruine,
le plus fervent rappel des gloires de l'été.

Une longue seconde, piétée...

Et vous veniez, ô la Dame, vers lui,
avec vos joues vives de plein vent,
et la bouche comme un baiser bien mûr :
toutes vos grâces ayant délicatement mûri
les seules jeunesses de l'été.

Et vous veniez, avançant...

Ah ! plus loin, — même vers lui ! —
en votre marche allici-ante
suspendez un peu le temps !
le voile s'épaissit des pluies,
les choses se font plus obscures...

Déjà les vignes vierges échevelées
déferlent en lames sanglantes
par dessus les murs...

III

Le silence chuchote des brises
pour les pensées qu'on n'entendrait plus ;
mais écoute l'ombre fine et ses bises,
les douces, qui glissent une langue aiguë
aux dents incisives des serrures
et disent
le passé des choses qu'on ne voit plus.

Elles ne sifflent, écoute, elles susurrent,
plus gazouilleuses que moqueuses
des roses jeunesses qu'elles ironisent ;
et voici, coulis, un soupir
où ils revivent les désirs
que levaient brunes et blondes charmeuses.

Œil mi-clos à ces visions confuses,
les moindres fentes les diffusent.
Ecoute l'ombre paisible et si fine en ses bises,
les douces, qui glissent une langue aiguë
aux dents incisives des serrures
et disent
le passé qui tant toujours dure
des choses qu'on ne voit plus.

V

de cendre pâle

I

Voici le temps où les feuilles se rêvent sœurs des oiseaux,
et risquent un essor — d'une seule aile !

On les croyait les franges balancées d'un rideau
pour un peu d'ombre aux amours frêles,

Mais durant le printemps et l'été,
et de prairial à vendémiaire,
folles jalouses des oiseaux
elles ont mu-é
de toutes les nuances du ciel !

Et voici le temps où elles sentent plus légères,
et sur la branche comme à peine posées,
en un espoir de liberté
avec des jactances d'oiselles.

Ah cet envol risqué d'une seule aile !
Se prenant aux soutiens lâches de l'air,
on voit leur angoisse qui vacille,
les promptes humiliées pâles du sort,

Et de chasses en chutes d'exil
juqu'à terre,
simuler toujours des grâces papillonnes
vers la mort...

II

Ecoute l'eau qui chante en captive du feu, [vent.
pendant que les flammes chantent, mais comme drapeaux au

Susurrante d'élans fumeux,
écoute ma vie qui chante
en ton cœur loyal contenue,
et dans les flammes vives tenue.

La bouilloire est de pur argent
sur des parois de fer résistantes.

Garde chaude la vie qui chante...

III

Dans la voiture comme un berceau
tangue, au long des routes de l'automne,
la promenade de la petite âme
si rosement tendre et blanchement bonne,
malgré les présages de l'automne...

Les plaines élargissent ses yeux;
le ciel uni bombe son front;
les branchettes déplissent ses mains;
les fines araignées du matin
étirent les fils de ses cheveux;
les baies cramoisies du chemin
grossissent la pulpe de ses lèvres;
nul dans la nature ne la sèvre
la petite âme du matin;
le ciel uni bombe son front;
les plaines élargissent ses yeux...

Et trône, de sa voiture berceuse, la conquérante !

O triomphale joliesse avenante
si gauche et gracieuse à vivre !
las, las, attristante
soudain
de ces mirages qui du chemin
brillent, sur la petite âme, en sourires...

Mirage, mirages,
présages
en reflets sur le chemin comme sur l'eau
où sans doute la barque tangue du berceau
et sur des fonds d'ombre navigue...

Ah ! l'eau profonde est de promenade divine !
Et la petite âme est en liesse,
et tressaute et se dresse
et prodigue
les plus ingénus gazouillis
qui pépient
leur réponse aux flûtes des rives.

Mirages, mirages
présages...

Les aguets sont trop sournois des rives;
et la barque peut-être dérive.
Berce mieux la barque à la dérive...

Va donc, va ! va toujours, au petit-bonheur de l'enfance :
les baies sont lèvres vénéneuses,
les branchettes, griffes épineuses,
et les aragnes capti-euses;
puis par delà les plaines élargies de détresse
le ciel uni est infini d'indifférence...

Las, quand même ! las ! las...
le berceau abordera
hors l'enfance...

Et la mère criera, criera,
comme si la nature sa compagne
contre les ronces et les poisons

et le guet-apens des araignes
pouvait octroyer protection
au frêle petit être si bon,

Dont la voiture, tel un berceau
tangue et dérive, au long de la route des mirages,
la promenade d'une petite âme
si rosement tendre et blanchement bonne
malgré les présages...

Mirages ?...

VIII

bleu d'argent

I

L'astre a ses oiselles d'or rentré
au giron de sommeil de la nuit;
et les massifs sont saccagés
des efflorescences pourprées;
Seule la traîne amarante luit
de quelque automnale jonchée
dormant sur des eaux irisées
aux bords de nuit, aux bords de nuit...

II

Aux nocturnes cimes de l'éther,
clairement encor crépusculaires,
monte à longs plis d'une gaze perlée,
et de miroitements lamellée,
un voile : impalpable voile de mystère.

Et cette imprécise irradi-ance
cristallinement s'interpose
entre les êtres et les choses...

Vibrent de follettes lueurs,
phosphorescences
de minuscules éclats de fleurs
d'éparses éclosions grimpantes
en l'aérienne gaze du voile.

Filent des étincelles follettes
volantes,
comme d'ailes en frissons d'insectes,
magnétiques et métalliques
prises aux mailles du voile,
vibrantes !

Et cette imprécise irradi-ance
des traînes du ponant chatoyée
est de tous ces rais de feu tissée
jusqu'aux cimes nocturnes de l'éther
où s'arrêtent enfin pour vivre les étoiles...

Ah ! c'est qu'en ces plis impalpables du voile,
de l'ultime cueille des lumières
dont un reste de jour soutient l'éveil des yeux,
l'âme des fleurs ascende, des ailes et des yeux !

Et sont toutes gloires de la terre
en pèlerinage vers les cieux
les montantes naissances des étoiles...

III

Du mural treillage au treillage
longeant les tuiles roses en bordure,
et de l'humble crête de la toiture
aux stalactites mouvantes des feuillages
monte le jasmin qui s'insinue, monte et s'enlace
de toits en toits et d'arbre en arbre,
et de faîte en faîte éthéré,
monte, s'insinue, et sinue, et s'enlace
jusque en la nuit courbe du ciel,
où se divisent et se renouent ses branches
à feuiller d'ombre l'immensité céleste de la tonnelle
épanouie de parures étoilées
que piquent, et palpitantes, pointillent
les fleurs aigües par myriades blanches...

Ah ! le jasmin fit pour nous ce soir, merveille !
d'épaissir la charmille trop claire du ciel
d'une pénombre si suavement exaltée !

Sous les mystères qui haussent la feuillée,
et qui vers nous par tant d'effluves fourmillent,
l'heure est d'amour et d'azurante reposée !

Et l'enchantez d'une somnolence mi-close
toute prise des moiteurs chaudes de vos aromes,
ô fleurs-étoiles filantes et pleuvantes
dont les chutes efflorescentes
traversent d'éclairs cillants la somnolence
où nos voluptés flottent, mi-closes...

Que vos fleurs de jasmin ajourent la charmille,
Etoiles,
ainsi, sans plus, et chaque nuit !

Et de votre imperceptible cœur pâle
Etoiles,
ainsi chaque nuit
battez, battez !
Comme si de vos ténus scintillements d'ailes
nous éventiez,
des ombres bleu-tendre de la nuit
et de son haleine parfumée...

Envoi

La lumière — comme du bout de ses doigts lumineux
tomberait un cône flottant de gaze blanche, —
Du point d'astre qui flambe ainsi que de clairs yeux
en parachute s'étale... et nappe blanche,
Le papier pur comme un parterre lumineux
attend les pas de la trace parlante
qu'y laissera mon cœur, de par mes yeux...

Vois ! elles ont passé, pour toi venues, arabesques d'ombres !
Vois ! la page veinée, sous leurs glissements, toute marbrée de
comme une terre au soleil arrosée ! [*luisances,*

Lève-toi, viens, et te penche, ombre blonde :
laisse tes yeux en promenade muser
à suivre au but les arabesques de ces ombres,
les tiges folles de toutes ces herbes dressées,
fraîches encor au lumineux parterre, mes pensées.

Non, n'attends pas, non ! pour les suivre,
et qu'elles vivent,
à cet instant même, en toi leur secret.
Retarde la nuit charbonneuse,
que sa fumée n'endeuille point les feuillets.

Tiens, prends, lis, dans la minute heureuse,
dans la minute présente seule heureuse,
tant que l'étoile monte lumineuse...

Demain, tu seras une autre femme;
j'aurais demain peut-être une autre âme,

Et toute union n'est qu'un essaim de minutes, harmoni-euses...

Louveciennes,
— du printemps à l'automne 1893.

LA PETITE AME

LA PETITE AME

In memoriam...

I

C'était une ombre de notre ombre,
une fumée plus claire de notre ombre,
la petite âme de chacune de nos secondes,
une autre âme de nous plus près des choses...

Et comme tant d'autres de nos âmes, loin de nous,
elle s'est détachée de sa laisse, et loin de nous, —

Repose.

II

Elle reposait pourtant tout entière entre ses genoux
comme une grosse pelote floche de coton doux;
Elle tenait sous mon bras, tout entière, près du cœur,
menues secousses d'une chaîne qui nous liait aux cœurs
les plus obscurs du fond de la terre.

III

Une touffe : —
sa petite queue en torche dans le soleil,
les aigrettes noires de ses oreilles,
son galop boitillé qu'étouffent
les pattes pattues...

Rien n'est plus, rien n'est plus :

Rien de la petite vague de mousse d'or et d'argent,
les vapeurs de sa tête fine dans le vent,
Lumière ! — qui boule et roule aux pieds des gens.

IV

Bout de truffe luisante
sur la serviette rose de la langue... —

C'est le réveil pour les gâteries :
les léchades, les grattages,
les lappées de lait au bord du lit
dans la soucoupe du matin;
les tendres glissements de sa main
sous les flocons doux du pelage...

... Mais vers la moelleuse reposée d'un sein,
de tout ton museau tu minaudes,
compagnonnet d'amour friand de la place chaude.

V

Chrysanthème noir et or ébouriffé,
de ta tête de bon petit diable, quand tu fleuris
le sein tiède de la bien-aimée,
j'y vois les bêtes, les fleurs, et les joyaux unis
par l'amour de ma bien-aimée,

Et par mon cœur sans jalousie,
— sans jalousie...

VI

Et je te tiens !
je te tiens, je te tiens...

Je sens sous la carêne de tes côtes
qui fléchissent entre mes doigts
toute la malice de tes émois,
enjôleur, pris en faute.

Ne crains rien,
mets tes pattes à mon cou,
verse ta tête sur mon épaule,
— Dodo, l'enfant do... —
... C'est l'autre, le jaloux,
dont tu léchais la menotte rose
qui pendait au bord du berceau.

VII

Petite âme de charme et de grâce,
là, tu es là, toujours présente.

Dors ou joue, étire-toi ou bâille,
ou frotte au tapis tes babouines gourmandes,
chacun de tes mouvements pare nos minutes oisives
d'arabesques souples et vives
qui les marquent de charme et de grâce.

Chère petite âme d'unique bonté,
cher grand petit cœur silencieux,
là, tu es là pour nous garder,
sous la tendresse inépuisable de tes yeux,
toujours moins loin des plus humbles vies caressantes...

VIII

Mais non, il n'est plus là, — il n'est plus...

Dire que nous ne sentirons plus ses yeux,
la petite âme intense et précise de ses yeux
entre nous deux et sur nous deux,
et qui regardait comme on aime...

Ils n'avaient pas le vague ni l'inconscience des yeux
qui ne percent point le voile tendu entre les âmes;
elle voyait de plus loin qu'elle-même,
la petite âme,
de toute une humanité refondue,
de tout son être de lilliput
grandi jusqu'à nous dans ses yeux.

IX

Ses yeux !

ses yeux d'indicible douceur, enveloppants,
noirs yeux immenses, non d'enfant, mais d'amant,
qui nous couvaient longuement, longuement,
de leur large clarté d'amour voluptueux...

Oh ses yeux noirs :

notre cœur se voyait sourire en leurs miroirs !

X

Puis on l'entendait partout tinter
des grelotteries de son collier
qu'il secouait comme un trophée.

La petite âme sans cesse bruissait,
autour de nous sans qu'on la vît.

Du fond de la cour, du bout de l'allée,
sur chacun de nos pas grêlait
la gamme de ses perles de cuivre
qui ruisselaient d'un doux petit bruit,
rompu et repris, à nous suivre...

XI

C'était une ombre de notre ombre,
la petite âme de chacune de nos secondes,
une autre âme de nous plus près des choses...

Et voilà : j'ai creusé un trou,
là-bas, dan le jardin, au bout,
contre le mur.

La bêche seule a sonné le glas.
Je l'ai descendu tout en bas
sur son coussin rose familier.

Pour son petit corps de rien du tout,
le trou était profond, long, étroit,
comme une cheminée.

Et voilà :
des fleurs vont grimper de là contre le mur.
On n'y voit rien, j'ai refait la bordure
avec les mêmes touffettes de buis.

... Mais j'entends un grelot qui bruit;
mais, comme on les voyait dans la nuit,
luisent deux petites lunes d'or, obstinées.

Saint-Germain. — Août 1899

LES GRAINES D'UN JOUR

LES GRAINES D'UN JOUR

I

La lumière est encore douce comme une brise
joueuse dans l'ignorance de ses fougues futures...

O caresse, gardez-vous ainsi sur mes yeux, à peine mûre,
légère encor de l'aube et molle de rosée,
Lumière ! ô, sur mes yeux, tendre comme un baiser
qui se pose, sans qu'il aveugle par surprise...

Joueuse dans l'ignorance des fougues futures,
ô, comme une brise, Lumière qui tardes à brûler,
douce, retiens sur mes yeux la tendresse qui dure...

II

Les petites plumes limpides de l'air,
moins battantes, luisent d'une course plus unie...

Ton sourire est sur moi d'heure en heure plus clair,
mon amie,
Tes lèvres sont moins mobiles de leur joueuse aurore
pour plus de rayonnement encore
d'un espoir qu'elles suspendent au vol de l'infini...

Ah, ton sourire ! que propagent si haut,
mon amie,
les ailes de la montante lumière.

III

De larges feuilles d'azur, de feuille en feuille,
retiennent encor le ciel, sur nos yeux :
C'est la tente du printemps avant qu'elle n'accueille
d'une ombre trop épaisse l'amour plus honteux.

Par les mailles du jour qui ouvrent haut la tente,
nos yeux suivent les désirs, libres encor des nids,
allier entre les âmes des vols, des chants, des jeux,

— Fuites de baisers, avant la couvée, si tendres,
si doux, avant la chaleur, au fond de l'ombre ardente,
dont tous les désirs meurent, qui s'épuisent des nids...

IV

Le soleil étendu a nappé d'or l'azur;
tout le firmament tremble de lumières :
Les mille cristaux légers sur la table d'amour
qui bruissent de la joie où fument les nourritures
des forêts et des champs, des sillons, des sentes...

C'est au calme du ciel, les jeunes fastes du jour,
la paix du cœur, avec la jeune gloire des chairs
toutes fleurantes, et fraîches encor d'adolescence;
Les paupières se baissent moins sur des regards plus sûrs,
les doigts craintifs, des menus seins qui gonflent, se desserrent
et dégagent des feuillages la beauté nue,
dans son rose désir toute blanche étendue...

V

De plaines en plaines lointaines,
l'éther, l'éther est de velours ;
l'âme de baume des tilleuls
en un demi sommeil y mène
le flottement des heures sereines
chaudes et assoupies d'amour.

L'éther, l'éther est de velours,
l'âme est de baume des tilleuls ;
De plaines en plaines lointaines,
des heures alanguies bercent la terre sereine.

VI

Eaux lisses qui jettent leur miroir contre la rive
et brusquent d'étincelles aiguës leur paix d'azur;

Ecorces qui se gonflent, jusqu'à la déchirure
frissonnante de deux lèvres vives;

Fleurs qui rompent leurs corolles en ailes épanouies
pour un vol de flamme diapré;

Voiles de l'air qui se fendent à tendre leur clarté;
ô pourpres qui s'exaltent à dépasser leur vie,

Bonheur !
éclats et jets de joie qui brise,
— Beauté...

VII

Nuages, montagnes mouvantes qui s'enflent de la terre,

L'horizon nous emmure des masses de vos flancs lourds
Où les pourpres, lentement plus noires, du jour,
Violâtrent à longs plis l'allégresse de la terre,
Ombres, qui faites trop graves nos fines collines légères,
Silences, par qui l'angoisse frémit sur nos labours, —

Nuages, montagnes mouvantes qui croulent sur le jour.

VIII

Le vent chasse,
L'éclair darde...

Nos âmes, dans leur amour blotties,
se sentent déjà une pauvre petite proie.

L'éclair darde...

Chère âme, n'aie crainte : la pointe acérée du perfide
ne trouve pas toujours le cœur de sa victime.

Le vent chasse...

Chère âme, n'aie crainte, il suffit

qu'en un peu de silence nous terrions notre joie.

Le vent chasse,
L'éclair darde...

Chère âme, n'aie crainte, regarde :
La meute, la meute... la voici,
tonnante ! et ruisselante et fumante, — qui passe...

IX

Le ciel a coulé sur les feuilles,
chacune est une face de l'azur,
Et ton image, de toutes, m'accueille
d'un regard d'eau glissant et pur...

Le ciel coule et brille des feuilles,

X

Languissamment heureuses sous leurs larmes, penchées,
d'une âme moins éparse, les fleurs écoutent;

Plus rien, pourtant, des choses ne bouge, dans le doute
des sourires qui scintillent et des grâces sauvées.

Les plaines cristallines luisent comme des yeux que mouille
la mémoire encor endolorie du danger,

Mais heureuses languissamment, les fleurs écoutent :
des silences perlent, dans la lumière, goutte à goutte.

XI

L'air est tendu, comme une harpe, de cordes d'or...

Des volées d'ailes les coupent, avec un bruit aigu
de petits cris comme des étincelles en fusées
qui percent la plainte de l'air brisé...

... Blanches et noires,
craintives, puis qui s'insinuent,
des plumes frémissent au long des cordes d'or
toutes lâches, déteintes, et comme à peine sonores
du soupir, dont déjà les frôlent les ailes du soir...

XII

Au loin, les tourterelles qui roucoulent, si douces,
chantent comme le vent se plaint...

Les feuilles qui s'entr'unissent sous la lumière fanée,
soupirantes, nous sont plus tendres d'un plus long souffle...

Le jour qui meurt élève la voix des sources :

— L'ombre va-t-elle répondre aux petites âmes ailées ?

Saint-Germain. — Eté 1899

MOIS D'OR

MOIS D'OR

I

l'Épi

MESSIDOR

Le mystère, mûrissant le germe dans l'ombre,
s'est laissé par les aubes tièdes, nouvelles,
dérober l'épi jaune qui monte,
Mais sans que toi, ô Vierge, celle
dont la grâce mûrie se lève d'entre les fleurs,
aies pénétré le mystère que cèlent
les timides attentes de ta chair.

Vois, l'épi mûr se hausse de toutes les fleurs qui meurent sous l'épanouissement de la lumière !

Et par les flammes dévêtu
de sa pubescence printanière,
il s'érige, comme plus nu
de l'or coulé en lui des fusions du ciel,
et luisant droit d'un rayon hardi
jusqu'à la hauteur de ton cœur,
te frôle du salut profond de son épi...
Mais ô toi, Vierge, celle
dont la grâce dorée sur toutes fleurs demeure,
tu repousses d'une main naïve l'hommage de la terre,
sans pénétrer le mystère que cèlent
les brûlantes attentes de ta chair.

Le vent d'été pourtant te presse au flanc l'épi,
et du feu d'une caresse te dit :

— Relève, ô la fiancée du soleil !
les yeux que sur le miroir trouble de ta faucille
tu baisses, sans voir le gonflement à l'infini
des plaines en un grandissant éveil
d'ondes et de flambois qui enflent et pétillent

à ramener des flammes au soleil !
Remous de la terre, afflux du ciel,
autour de toi, Vierge, tournent les heures ;
et tu domines la destinée des fleurs,
ô jeunesse ! tu ne défailles aux atteintes du soleil !
Détache les yeux, Reine, de ta pudeur,
sois victorieuse de ton adolescence,
et moins rose, moins pâle,
affronte l'éblouissement de ta puissance,
sans redouter, avec la vie, le hâle
qui bronze l'âme, dore et mûrit les chairs.

Pour ton union radiante et le charme du jour,
voici tendu, sans un pli de nuage, l'azur
qui courbe sur ta tête le dais plus blanc de son velours ;
Des mousselines qui scintillent te vêtent des clartés de l'air,
et des fils qui brûlent de lumière
nattent les tresses de ta chevelure.
Les oiseaux invisibles accordent leur silence
sur l'extase où ravit ta beauté,
et l'admiration muette s'émerveille
à suivre sur ta chair neuve dans son opulence

le soulèvement des plaines et leurs ondes diaprées,
Jeunesse ! ô la fiancée du soleil !

Ecoute le vent d'été, la voix du feu, pucelle !
Ouvre le cercle que ferme la faucille dans tes doigts;
et son croissant lunaire écarté de soleil,
ne repousse pas
l'offre frémissante de la terre :
l'épi se dresse et frissonne vers toi...
Sois forte, ô Vierge, contre le mystère !
la faucille d'un écart cuisant étincelle;
il faut que féconde l'épi lourd.
Sois bonne :
ne redoute pas le geste qui moissonne
pour le pain de l'homme,
— l'amour !

1896.

II

la Sieste

THERMIDOR

L'herbe haute et douce comme une fourrure fraiche sous ton corps,
creux et mol sous ta tête le coussin vert des mousses,
ta chair mûre de l'été en fête,
et lasse, longuement étirée, ô amoureuse, dors :
Les arbres qui balancent les oiseaux dans leurs rêves
bercent tes yeux qui ferment demi-clos
sous leurs paupières pesantes le grand jour trop radieux.

L'ombre des cimes balance le sommeil des oiseaux,
ô amoureuse, dors.

C'est le moment de ne plus s'éveiller jamais :
tu as connu toute la clarté des cieux,
et toutes les flammes victorieuses ;
C'est le moment... et de toujours rêver la paix
conquise à l'aide du soleil sur ton âme
par la jeunesse souveraine qui a mûri ton corps.

Dors, heureuse,
allongée dans tes songes où tu prolonges l'été.

Si tu t'éveilles,
les bêtes aussi auront quitté
l'étable ou le bercail ou la niche du sommeil
d'où les tirait, ce matin, encor,
leur âme pour toi de servante.

Et elles ne seront plus tes servantes.

O chasseresse, le chien mangera ton gibier;
tu perdras tes brebis, bergère !
tes vaches inquiètes donneront un lait tourné,
déserteront leur auge tes porcs
qui, mutinés, saccageront tes fleurs, ô fermière !
Et le souci des bêtes qui te servent dans ton corps
dégradera ta beauté.

O amoureuse, dors !
ce qui nourrit des choses ta chair jeune s'endort,
dans ta plénitude comblé.

Si tu t'éveilles,
tu ne pourras plus retenir le bonheur
qui dans ta chaude jeunesse, de lui-même,
te donne la laine,
te verse le lait avec sa crème,
te fait même riche des seuls instincts,
et te lèche si doucement les mains
quand tu rapportes le soir une charge pleine
des plus chers désirs satisfaits.

Ne t'éveille plus, jamais.
Les simples qui te nourrissaient
de leurs soins faciles de servantes,
sans que même elles ne te fussent distinctes de toi-même,
ô inconsciente,
une à une se détacheront de ta beauté,
si tu t'éveilles d'entre la puissance de l'été,
qui fait encor de toi l'épouse accablée du soleil.

Et c'est toi,
chaque heure plus humiliée,
qui d'un pas lourd d'automne et d'hiver deviendras
la servante lâche des bêtes
dédaigneuses,
et ton âme t'épuisera dans ta chair desséchée,
si tu t'éveilles.

O amoureuse,
tu as connu toute la clarté des cieux,
et toutes les flammes victorieuses,
ô amoureuse, dors !

Les arbres qui balancent les oiseaux dans leurs rêves
bercent tes yeux qui ferment, demi-clos,
sous leurs paupières pesantes le grand jour trop radieux...

O amoureuse, dors,
avec tes chiens, tes vaches, tes brebis et tes porcs
autour de toi et jusque en toi couchés.

Les arbres te bercent, dors,
heureuse, heureuse,
allongée dans tes songes où tu prolonges l'été...

1897.

ANACREONTIQUES

ANACREONTIQUES

I

la Rose à l'Oiseau

I

Chante, chante, Oiseau !
Je ne me sens
qu'une pointe toute fine encore...
D'un peu de sang
que délaye l'or
d'un rayon entre mes réseaux,
je me gonfle, sans que me déplie
de moi-même ta mélodie.

Chante, chante, Oiseau!
Ne me laisse point ainsi li-ée
comme au nœud dur d'un bouclier.....
Hors de l'airain
qui le protège,

que je m'ouvre du vierge sein
où mon feu naissant
affleure de la neige!
Ah! que ton chant d'amour, Oiseau,
ton chant, ton chant
me déroule jusqu'au cœur, enfin!

II

Chante, chante, Oiseau du réveil !
Je veux me baigner dans ta voix:
qu'elle m'arrose pour le soleil...
Je m'enfle, m'enfle à ton appel
et me creuse toute, de toi, de moi,
comme une oreille;
que je t'entende encor, encor;
pleine, que je m'épanche sur mes bords.

Approche... je m'épanche toute d'un parfum
qui me déploie de mon extase
épanou-ie...

Approche... écoute cette voix aussi
qui s'exhale de mon cœur
à mes lèvres...
Viens! je me sens belle et si brève,
Reine par toi, et pour toi Reine
dans la frémissante rougeur
du mystère que prépare la nuit...

III

... Oiseau, qu'as-tu fait de moi?
Toutes mes beautés éperdues
se confondent dans ma pourpre, — nue...
Je sens la mort dans la semence.
... Suis-je vivante
d'une déchirante volupté
ou d'un délice dans la souffrance ?
– L'une par l'autre, ah ! qu'elles n'épuisent ma
[royauté !

... Mais quel silence !...
Pourquoi vous taire, Oiseau ?
— Petite oreille enveloutée,
coquille charnue aux corolles brûlantes,

ne suis-je plus la bouche belle de s'être ouverte
et sous ta musique pâmée ?...
Plus que jamais Reine de ma perte,
je vis, revis
dans une nouvelle attente...
Ah ! ta ressuscitante mélodie,
encor, toujours...
Chante donc, Oiseau !... chante, chante !

II

l'Oiseau d'Eglé

I

Là, là...
    prends l'oiseau...
prends-le, là,
    dans ta main,
contre tes seins,
prends-le sous son petit ventre chaud :
son émoi bat
et roule dans tes doigts,
sa gorge gonfle,
    et d'une petite bouche rouge
                s'ouvre
à la faim...

Baise-le:
    il a faim de toi;
baise-le
    et apaise son chant,
rapide comme un pouls brûlant,
et ruisselant comme une grappe...
Tiens-le,
    — il se dresse droit —
qu'il ne s'échappe:
tiens-le de tout l'amour aux lèvres de ta joie.

II

Ne l'approche point:
il dort,
— comme le cœur en nous fait après l'amour
sa boule, —
au port.

Ne l'approche point:
puisque tu l'aimes,

dans sa touffe
ainsi,
le bec fin clos
à l'abandon de son repos,
au creux de la fourche d'amour
qui le protège.

Ne l'approche point:
qu'il ne s'éveille;
Garde-le, contre la gueule ardente,
la petite gueule rose et blanche
du félin cruel.

Ne l'approche point, puisque tu l'aimes...

III

Tu es partie :
l'oiseau se secoue,
à l'ombre de sa touffe,

réveillé.
Hélas! Hélas!
il tend son cou
de tous côtés.

Que n'es-tu là ?
il ne sait que faire :
l'aile, quand le cœur est lourd, n'est pas libre.
Immense, immense,
la plaine des airs,
dépeuplée de toi est si vide.

Que n'es-tu là ?
il se souvient
de la puissante cage de tes doigts.
Dans sa gorge reste la voix
qui le délivrait sur ton sein.

Qu'est-ce être libre,
sans, proche, le nid
où l'on se gonfle sous la plume ?

où tout l'infini de la vie
tient dans la petite mort d'un émoi
qui vous point de l'aube à la brune ?

Reviens, reviens...
l'oiseau t'attend,
l'aile tendue en vain,
battante...
Sans toi, son chant divin
s'étrangle :

Que n'es-tu là ?

Printemps 1902.

DU TROUBLE AU CALME

DU TROUBLE AU CALME

la Lumière

La lumière avait délié les fleurs d'entre les feuilles;
les feuilles tenaient leurs petites mains tendues
suppliantes, au-devant des chenilles velues; [*cueille.*
mais les chèvres renouaient le tout en touffe, d'une faim qui

Et les hommes ne sentaient point la vie, espoir et deuil,
les songes dormaient des femmes étendues nues
par les gazons qui frisent, et font les chairs moussues, [*orgueil...*
pour, sans doute, que d'humbles ombres rases cachent notre

Ni les âmes ne connaissaient les grandes ailes,
ni les cœurs la volonté de leurs appels,
seules les bouches s'ouvraient au plaisir d'être nées;

C'était l'attente vague des existences,
qui ne sentaient pas quand les aurait enfin créés
la Lumière qui relie toutes choses, — par qui l'on pense.

I

TROUBLES

I

le Rivage et la Vague

Depuis le temps des temps, il attendait,
couché au long de son inerte argile,
immobile.
Elle, du fond du temps des temps, elle déroulait,
de ses membres à captrices courbes fluentes,
son corps houleux comme un filet
du tressaut des lourds flancs épais
et de la chevelure pendante...

Enfin
il la voit,
dressée des reins
qui s'arquent, et cambrent,
soudain
sur lui,
leur poids,
de toute la menace haute de sa puissance.

Ce fut un coup sourd où, brusque, s'anéantit,
dans l'obscur tumulte des blancheurs jaillies,
l'union mortelle des formes résignées.

La vallée d'un lugubre ululement gémit
en écho à leur destinée.

Des effrois d'ailes fuirent...

Et traîne le cruel suprême anéantissement
des chairs mortes qui se retirent
avec des éclats d'arrachements
et des soupirs
que prolongent en longues plaintes brisées
les frissons des forêts, au loin,
gémissantes...

Comme est la terre entière, pleureuse,
pour Elle,
un peu d'eau fuyante écumeuse,
pour Lui,
un rien d'argile, rongé.

II

la Forêt et le Vent

L'herbe s'incline d'un salut léger,
la feuille frise et sa grâce balance,
les cimes se courbent; toute âme de son plus haut se penche
sur le passage, anxieuse, du vent d'abord léger
qui s'en vient de loin caresser,
puis soulever les âmes du silence.

Et des herbes à la feuille, des feuilles à la branche,
des branches à la cime des frondaisons qui chantent,
s'enfle le premier soupir
d'une plainte, la plainte, d'un murmure,
les murmures, d'un long grondement sourd que déchire
l'éclat des désespoirs blessés qui se défendent
contre la prise du vent grandissante plus dure.

Entends maintenant les mâts qui craquent des navires
inclinés au départ d'un salut léger
sur des vagues qui frisent et leur grâce balancent,
Et vois les vagues montantes rejoindre, échevelées,
les houles qui se creusent d'un autre gouffre, immenses...

III

la lourde Tenture de la Nuit

La lourde tenture de la nuit
est retombée encor sur les choses et les êtres...

Par des trous d'usures séculaires
on voit des flammes qui partout s'agitent :

Sont-ce des alarmes ? Sont-ce des fêtes ?

Les âmes qui partout de leurs petites lumières vacillent,
nouent et dénouent des constellations fugitives

des lucioles dans l'herbe qui scintillent
aux lanternes des barques sur la mer,
ô imitatrices vagues et pâles
des danses, là-bas, immuables d'étoiles !

Sont-ce des fêtes ?

La lourde tenture de la nuit,
mangée par places d'usures séculaires,
retombe sur les choses toujours, et sur les êtres...

IV

l'Etang

Comme un visage méchant qui trouble le miroir,
le ciel se fronce sur l'étang
qui se fige d'un terne étain
entre le deuil pesant des bords plus noirs,
Là même où sa nappe vive d'argent
étalait en joie les rires du matin.

Les rives ne se penchent plus vers l'étang,
dans la confiance d'être accueillies d'espoir;
elles se sont déparées des flammes du matin,
et de leurs ronds d'or et d'argent;
Jusqu'aux fleurs des bruyères qui ont éteint
leur brasillement pâle sous les pins, plus noirs.

L'inquiétude brouille de cendre le miroir
où la gloire des choses craint
de ne plus retrouver la jeunesse du matin
en ses rires de roses et d'argent,
Tandis que le ciel fronce, toujours plus noir,
une menace lourde sur l'étang.

V

la Menace

Allège ton regard
si lourd de fer à l'accablé
d'un implacable poids comme en suspens d'orage ...

Les tièdes et larges ciels de tes yeux
qui baignent d'une atmosphère de liberté
d'habitude, où s'ébattent les êtres plus joyeux,
comme s'ils sentaient la vie entière
les caresser
et vous les envelopper
de lumière,
Tes yeux, aux ciels tièdes et larges,
pourquoi leur soudaine menace noire ?
La fixe charge
de leurs regards ?

Leur rayonnement d'avril faisait le jour léger,
et maintenant chaque rayon fait l'être prisonnier
dont il soude les chaînes pesantes...

Chacun de tes regards
cloue à terre le vol de l'instinct,
Et il semble qu'on sente
sous le poids lourd de tes yeux noirs
l'éternelle pesée du destin.

L'oppression gagne,
l'amour étouffe,
le cœur étouffe...

O vie, sois douce :
allège, allège ton regard...

VI

le Saule

Etre en ses jours de saule
où du plus haut de sa foi haute
se pencher à longs bras en pleurs
vers les cœurs, vers les cœurs
qui dévalent au bas de la côte,
roulés en leur gangue de boue
comme des cailloux hélas ! des cailloux....
et ne pouvoir arrêter leur course
pour les porter jusqu'au soleil
qui les diamanterait d'étincelles,
mais allonger de longs bras en pleurs
vers les cœurs fuyant
vers les cœurs,
des bras en pleurs ballant au vent,
ballant au vide, ballottants...

CALMES

I

la Cité future

Blanches et roses comme des sourires dans les arbres,
tout humaines, les maisons s'avancent par les futaies
qui se penchent, seulement plus claires des murs frais
et des rayons des cœurs aux fenêtres, qui regardent.

Elles vont, dénouées, par deux, par trois, musardes,
et suivent, avec des tendresses d'ombres, un jour distrait,
jusqu'au grand soleil nu de la place des palais,
royaux de toute la tyrannie pompeuse des marbres.

Puis elles s'éloignent, par des chaînes de fleurs
reprises, qui les tirent des splendeurs au bonheur
vers la bienvenue caressante des branches.

Et on les voit, peu à peu, éparses, qui reposent,
intimes, leur bonne clarté humaine si franche,
sous les arbres, comme des sourires blancs et roses.

II

le Révélateur

Passante, elle étendit sa fatigue dans l'herbe
qui, de sa hauteur foulée, lui fit molle et creuse la couche,
d'où bruissait l'effarouchement des mouches,
surprises, et le frisson grêle des gerbes.
Haussant de la verdure fraîche ses seins pressés,
elle tenait droite sur l'appui d'un coude sa tête;
Les tiges retombaient le long de son corps, en baisers
de menues fleurs pâlies du soleil dur des crêtes,
et prolongeant de leur courbe gracile
l'ombre légère et longue des cils,
devant ses yeux par l'horizon de songe grandis,
treillissaient de leurs grilles croisillées,
avec l'immensité des eaux océanes, l'infini.
Des gramens atteignaient de leur sveltesse les épis
qui la coiffaient, à la soie de mauves liés.

C'était l'union de toutes les tigettes de la prairie
aux artifices dont les robes se passementent
pour voiler et border de leurs grâces entrelacées
le rêve, au repos, de la passante.

Et la falaise d'une épaule géante la portait,
la tendait, du creux de la couche en corbeille,
aux prises de lumière du ciel
qui l'enveloppait d'une ivre inconscience de paix,
où elle n'ouït plus bientôt le bruit d'abeille
qu'était sa vie parmi les vies...
Et comme la passante n'entendait plus son âme,
perdue diffuse en le cristal des flammes
où l'évaporaient les radiances du ciel et des eaux,
parut, des loins de la mer, mouche au réseau
des herbes, le grand vaisseau,
chut le soleil comme une graine brûlée,
et par dessus l'immense voix,
qui fait du monde l'écho d'une éternelle plainte exhalée,
un grillon chanta.

III

en Écho

La nuit est calme, la nuit est chaude, —
je marche sans voir par la nuit :
la route est, coutumière,
laineuse, à mes pas assourdis,
de sa poussière...
La nuit est chaude : —
les géraniums d'une odeur forte de roses embaument :
l'ombre lasse est pesante d'aromes...
La nuit est calme; —
la mer, (je sais)
d'un côté de la route, infinie, s'étale,
les maisons blanches s'étendent de l'autre,
tout au long de leurs murailles ensommeillées...
Mais la nuit est calme, si calme
d'une confusion subtile du silence,
que nul bruit témoigne du souffle des vagues
et que j'entends sourdre des maisons blanches
la douce respiration qu'a le sommeil des âmes...

IV

au Pacage

Petit troupeau des voiles sur la mer
que pousse et garde le bon vieux vent fidèle,
n'ouvrez trop au large vos blanches, vos noires âmes :
La baie féconde est riche par le calme,
et nourricière.

L'œil de l'astre berger vous guide, essaimez-vous !
et paissez par les accalmies,
le col plongeant, en d'attentifs remous
de toute la toison balancée.

Le désir vous est un ennemi,
qui vous levant le col du flot nourricier,
vous le tendra vers l'infini,
d'où l'on hume les brises d'un inatteingible mystère...

O vous les blanches, et vous les noires,
au large abri du promontoire,
bercez-vous et paissez,
la prée profonde !
Les eaux y sont claires
de la sérénité qui déplisse leurs moires,
et force à voir au fond de son âme le mystère
fécondateur de la plaine profonde,

— Insaisissable mystère aux âmes vagabondes,
qui brouillent de luttes écumeuses le miroir
où vous paissez votre âme et fléchissez votre aile,
sous la garde du bon vieux vent fidèle,
petit troupeau des voiles sur la mer.

V

l'Aînée

La main nourricière maigre, — comme de soie fanée
par les années,
sa providence suspendue
proche les buissons et les nids,
long-allonge le bec de deux longs doigts unis;
Et les autres tombent, en aile détendue
de toutes les pennes rayonnées...

Hors des buissons, hors des nids,
les jeunesses volent volètent des oiselets
jusqu'à l'offre du bec tendu
qu'écarte une miette du pain de vie.

Et par voltes, les oiselets
y piquent, un à un, brefs, des arrêts
de pauses familières,
souri-antes
et tant confiantes,
comme s'ils s'allégeaient de toute leur misère
près de la vieille main nourricière,

La main si mal vêtue de sa friperie de soie,
mais si avenante aux volètements de joie
qu'elle tâche de nourrir d'un peu de toute une vie,
et dont le grêle tremblotement l'unit
au jeu naïf des voltes légères,
Comme si la vie,
la longue conscience d'un passé
l'avait soulevée
avec les frissons d'une aile palpitante — vers des frères...

VI

le Sommeil des Cygnes

Blanches barques à l'ancre qui ont couché leur mât,
les cygnes dorment dans les roseaux;
L'anse, de nacre unie, est toute berceuse
d'une chanson qui ne plisse les eaux.

Silenci-euses,
de blanches étoiles de fleurs mi-closes d'un œil las
luisent du ciel liquide où les cygnes reposent
comme des nouveau-nés roulés dans leurs langes,
Et elles les veillent d'un éclat
jaunissant près de leur candeur,
à travers de légers réseaux
d'une crépusculaire brume rose, —
Et elles veillent leur innocence.

Une paix de neige nuance les approches des choses,
ainsi qu'auprès de la pureté blanche d'un cœur
les âmes se troublent qui le touchent;
Des pâleurs rosies qui bleuissent
mirent les émois du jour aux lignes de l'étang
qui se confondent et s'unissent
pour encercler les cygnes en leur sommeil d'argent.

Sur leur songe clair d'innocents,
les brumes retombent qui de nuit s'épaississent;
Mais les écarte, plus blanche qu'eux, immaculée,
la souriante lune maternelle,
d'un doigt tendre, qui, lucide, veille
sur le repos des berceaux blancs.

VII

la Nuit noire

Attendre...

Le calme étale fait un lit de la barque profonde
qui suspend notre somnolence sur l'onde
comme sur un duvet mol et lourd;
L'épaisse ténèbre fait une chambre
de toute l'immensité où nous disperse le jour;
Rien du ciel ne luit, du rivage, ni de l'onde :
l'infini mort est noir;
Nous sommes bien fermés chez nous
où soi-même l'on ne peut se voir...
Nul vent; les voiles tombent

autour du lit flottant, en rideaux plats;
La veilleuse du fanal qui brûle au bout du mât
n'oscillant que des remuements de nos songes
n'éclaire nulle route de sa défense.
On ne dort pas pourtant, on veille, sans être las

Confiance !

Dieppe, 1895. — Mortefontaine, 1896.

MODULATIONS
SUR LA MER & LA NUIT

MODULATIONS
SUR LA MER & LA NUIT

I

C'est l'eau qui pleure dans le mur :
entends une âme dans la nuit...

Avant que le jour n'éveille tous les bruits
qui se confondent,
entends une âme dans la nuit.

Avant qu'elle ne crève d'un cri
la patience de son murmure,
c'est l'eau qui pleure dans la nuit
avant que le mur ne tombe...

II

Infiniment, le ciel déverse ses étoiles dans la mer,
Et les vagues qui se brisent en une pâle écume de lumière
Les rejettent sans doute, bientôt éteintes, à nos pieds.
Attends là, que je plonge, avant que la vague n'ait brisé
Contre la nuit des sables le feu d'une des perles stellaires,
Et que toute brasillante, je la rapporte pour ta beauté,
Femme, qui infiniment tends vers les astres ta prière,

Et qui rêves à ton cou l'étoile des mages et des bergers...

III

La nuit est claire : on sent qu'elle porte le jour...

Les jaillissantes étoiles dont s'aiguillonnent ses seins,
voilées bientôt d'un lait de lumière maternelle
attendriront nos yeux sur la naissance du matin...

O tressaillante et pâle comme la nuit, ô celle
qui porte en elle l'amour,
mais qui dort sans qu'un pli de sa chair nous révèle
la joie ou la douleur qu'elle fera du matin.

IV

Vapeurs au loin : union des airs...

Le ciel plus humble épouse la tendresse de la terre
qui le presse contre les vagues battantes de ses mers,
innombrables comme les déroulantes mamelles de la Déesse
sous la nacre des gazes légères.

Vapeurs douces, enveloutantes, nuptiales...

L'homme désenlacé regarde :
mais le mystère ne se dévoile
d'entre les vapeurs douces qui se détachent des cieux.

V

La petite ville oscille de mâts et de cheminées
comme un navire au port.

Les mâts s'oriflamment des fumées,
les pignons s'aigrettent des flambées
dont les drapeaux éclairent la brume du soir, versicolores.

Des oiseaux appareillent ; il monte et flotte des chants...

Sous les pavois du ciel et du ponant
la petite ville oscille au port.

VI

Vapeurs, au loin, de crinières confuses
d'où s'échappent les galops distants des vagues et des nuages,
des jeunes cavalles folles, des hennisseuses jaunes et blanches,
des hongres aux flancs noirs, qui chargent...

Vapeurs, union de tant de mêlées confuses
d'où les tempêtes chevauchent contre ta force, ô sage !
Des croupes bondissent avec des ruades qui fulgurent,
des immenses foulées ouvrent des fosses mouvantes
qui rejettent à ta face des écumes de sable ;
Mais ta face est sereine sans que ton front se penche,
et de toutes ces fureurs obscures
tu recueilles à tes tempes un peu d'eau douce coulante,
un peu de sel à tes lèvres plus pures.

VII

Toute clignotante de soleil,
à petits pas de soie et de pierreries,
la mer glisse plus qu'elle ne danse
dans un azur doux d'écharpes de ciel.
Elle se balance, elle sourit,
elle fait à peine un léger bruit de jupe
d'un pas berceur qui se retire,
et des miroirs que les joyaux sèment de sa jupe
les sables où elle passe lui renvoient son sourire.

Dans un azur doux d'écharpes de ciel,
la mer glisse plus qu'elle ne danse;
tranquille, la mer se balance, et sourit, sans voir
qu'une ombre comme un remords est là, qui chancelle,
et qui voile son sourire des flottements d'un voile noir
où le vent des âmes se lève...

VIII

L'air câline... On dirait qu'un jeune bras parfumé
s'enroule autour du cou qu'il frôle à peine
d'une caresse qui a le lointain d'une haleine,
retenue dans l'approche lente d'un baiser.

L'air comme un rayon de miel coule, si léger
si tendre, baume qui rassérène...
Viens ! ne laissons point le vent des orages se lever,
et confions à l'amour — la mer est douce — nos peines.

IX

Balance un peu sur l'horizon déteint
la longue tige odorante qui monte de tes doigts
et aspire... tu vois :
Ce n'est plus la brume, déjà aux lointains, légère,
la mer morne qui grisonne aux rides de ses sables
sans une image du ciel qui la console des peines.
Aspire, aspire, et tout s'éclaire :
voici la mer céruléenne
qui roule des arbouses sur les sables,
des olives dans des touffes de thym,
de l'or, de l'or qui fume en poussière de lumière...
Aspire la pénétrante fragance lumineuse :
tout s'enchante qui s'embaume, sur la dune misérable.
Et voici les rocs rouges sous l'ombre haute des pins
qui se penchent sur la mer radieuse, inépuisable
aux yeux qui lui dérobent les soirs et les matins
voluptu-eux — aspire ! — de l'effluve des terres.

X

La dune est haute comme la butte sur la ville :

Les lames luisent, glissent de faîtes en pentes
Des petits toits de feux et d'ombres écailleuses
Des petits toits de feux et d'ombres écailleuses [se creusent.
Qui ruissellent, et sous la coque soulevée des coupoles d'or,
Des flèches, comme des vigies prises de sommeil, oscillent
Dans les remous des fumées de l'air et des ondes.
Et la vague, là-bas, est la cathédrale mugissante, [s'étendent,
Dressée d'entre les moutonnements des maisons qui se tassent,
Défilent, et doucement, aux confins des siècles, s'entombent...

XI

Nuit d'astres ! face aux regards séculaires,
tu armantes éperdûment nos yeux
de tous les mêmes espoirs dont par myriades nos aïeux,
face captieuse, à toujours s'éteindre, te fixèrent...

T'appelant de toute leur confiance en gaité,
les enfants jouent à te regarder derrière leurs doigts,
comme ils coulent en jouant entre leurs petits doigts
le sable des grèves constellées.

Les vierges pour te mieux voir renversent leurs gorges de [colombes
d'un geste de langueur qui ploie
sur le sein des amants qui disent l'éternité;
Et les yeux dans les yeux, ils se cachent tes mondes
d'un infini d'amour qu'ils découvrent par toi.

Mais courbés d'un sourire vers les simples fleurs de la terre,
les vieux, les pauvres vieux,
ne redressent plus vers toi leur foi,
Car ils savent sans doute que tes regards par milliers,
face captieuse aux regards séculaires, [paupières,
se troublent, et qu'ils périssent comme en la nuit vraie des

O nuit d'astres qui nous aveugles
d'un peu de poudre d'or sur les yeux !

XII

Doucement, les pentes lunaires de la dune,
Tous deux, nous avaient menés au bord des eaux...

L'ombre pesait à peine, et la bonté large de la lune
Nous déroulait un chemin d'argent sur les eaux.

— Enfin voici la route... viens, me dit-elle,
Nous désespérions de la jamais connaître, et voici
Le chemin de lumière que cherche notre amour vers le ciel
Qui, là-bas, trace l'indicible ligne de l'infini...

« Viens... la route est comme ta foi, éblouissante,
O compagnon, qui fis de ton amour le charme
Qui m'élevas de l'aurore à l'extase de cette nuit ! » —

... Mais je retirais de son étreinte ma main tremblante,
Et fondis à ses genoux, confus, et dans les larmes !

XIII

Voyages qui étendent nos jours au loin, loin par les mers...

Le creux des vagues balance les heures une à une,
Berceau avec de si blancs flottements de langes
Qu'on y cherche le sommeil en fleur de l'espérance
Souriant à ses rêves d'ange d'éternel nouveau-né;
Le creux des vagues balance les heures une à une
Sans que l'une, éveillée jamais d'entre l'éternité,
Arrête le bercement ni le voyage des mers.

XIV

La lumière au large de notre vie décline,
Et sur nous le ciel meurt comme une turquoise qui souffre
Au doigt d'une main toute pâle d'avoir été trahie;
La lumière nous retire son aide divine :
Les bêtes taisent leur détresse et se replient,
Les fleurs l'exaltent d'un dernier souffle,
Et lentement défaillants aux vertiges du gouffre
Qui montent avec les âmes des choses évanouies,
Nous tenons clos nos yeux pour ne point voir la nuit.

Côtes de Flandre — Eté 1898

LA PLAINTE DES COLLINES

LA PLAINTE DES COLLINES

I

Collines !
lignes flexibles de cols et d'ailes,
qui vous joignez
sur l'ombre pierreuse des torrents,
ô tourterelles
gémissantes, je vous entends,
je vous entends...

Vous portez à nos cœurs tous les rameaux de paix
tant cherchés
à travers les mers et le ciel ;
Mais ils repoussent vos présents,
leur rage vous guette au coin de vos forêts.

Pauvres palombes sur vos rameaux blessées,
je sais une petite main chaude qui ramasse
dans une touffe vos âmes odorantes pressées,
— attestant, contre tant d'inconscience vorace,
vos allées d'amour,
oliviers !

II

Arbres légers
comme des rideaux tramés
sur nos vitres trop dures d'azur !
Grappes roses dans le voile vert des poivriers,
et vous,
ramage des oliviers
fleuris d'argent par les nuits pures !
Ombres tendres,
toujours solitaires et lunaires
aux petites âmes qui s'ouvrent sous vos couverts
avec les yeux de feu qu'a l'heure de midi
ou le cœur bleu profond des nuits
immenses !
Arbres légers, treillis, tamis
du zénith implacable et des flammes de la mer,

nuages !

O vous qui veloutez les pentes
si doucement sous les brises courantes
qui les moirent de ciels changeants mauves et gris !
Voilà que tout au long de l'azur vous glissez,
tirés, déchirés par leurs mains hagardes ;
et vos terres brûlent qui se décharnent
sous le zénith aux puissants coups d'acier.

III

Entre le floconnement de vos arbres,
douceur
d'une retraite au fond des petites maisons de couleur,
si ocreuses, si roses, si vertes, ou si bleues.
On n'y monte que par des marches de galets
où sonne clair le sabot des ânillons poudreux.
Tout autour,
se balancent les boules des oranges;
les courges font des guirlandes comiques aux volets.
Le cœur simple, là-dedans, brûle d'un menu feu
qui ne laisse au foyer que des cendres bien blanches.
Doux logis que les herbes embaument...
L'air du soir
file la fumée du toit aux quenouilles des cyprès...

Hélas, hélas !
nul bientôt ne daignera plus vous voir,
repos des choses, repos de nos yeux,
maisons bocagères qui pendez votre nid
au bord d'une roche, dans les branches !
On noie vos faces peintes sous la craie ;
on vous arrache même comme aux buissons les nids,
ô repos des âmes et des yeux
par tant d'intimes siècles d'harmonie
entre les choses, les êtres et les dieux.

IV

Je t'ai menée,
tenant ma petite enfance par la main,
sur les terrasses des jardins
où je cueillais l'enivrement de vivre.
Tout est saccagé...
Et tu cherchais en vain
sous l'alignement des orangers
les violettes mauves en tapis.
Les orangers sont malades,
coupés, cassés, arrachés.
Des palmeraies en colonnades
un fût demeure au chapiteau flétri,
notre colonne d'un temple inconnu
sans doute, brûlé par les barbaresques...

O inquiétude
qui dans le cœur se dresse,
lorsque notre enfance à la main,
l'amour cherche et ne retrouve plus,
vers de beaux champs de fleurs, les vieux petits chemins...

V

Du temps encor si proche
où babillaient les cloches italiennes
qui argentaient le murmure de la mer,
toutes les voix de la ville
dans vos ramures,
Collines,
papotaient d'un doux bruit d'histoires anciennes.

Et les vagues, et familières,
les cloches,
les oiseaux,
et leurs caquets puérils,
et les mouches,
qui dans les feuilles frémissent,
bâtissaient dans vos branches,
Collines,
une flottante ruche aérienne
de leurs voix unies par le même babil.

Je vous aimais, jaseuses et anciennes,
ainsi, claires dans vos cages de tuiles,
Cloches !
Et vous parlez si mal aujourd'hui
le langage large du nord,
trop grave pour les vagues moqueuses,
pour les vents légers du feuillage,
pour les voix de la ville mutine,
— ô Souvenirs !

Sonnez, sonnez maintenant la mort
des choses qui ne savent plus s'unir.

VI

Versicolore et vernissé,
le campanile rieur,
coq du matin,
chante aux côtés du cyprès grave
qui se tait,
immobile comme un oiseau des nuits.

... Ah,
ils ne les écoutent pas
tes chants qui interrogent,
petit coq de lumière,
les fils de l'homme,
là-bas, en bas,
qui un à un
montent pourtant vers toi
aux appels de ta voix claire.

Et ils n'attendront pas,
immobile silencieux témoin,
que tu nous donnes enfin
un mot de réponse de la nuit.

Que vers un jour de gloire
nos désirs crient,
ou que se taise une énigme obstinée,
ils viennent pour vous jeter à terre,
l'un près de l'autre, dans les fossés,
où il n'est rien :
— ni le jour
ni la nuit.

VII

Tant de siècles
dans vos troncs d'une lave tordue,
dans vos cendres d'un feutre aromatique,
dans les amples
transparentes fumées bleues de vos ombres,
tant de siècles qui vivent de la flamme profonde,
n'arrêtent point leurs pas,
n'abattent point leurs bras
frénétiques,
ô grands bois d'oliviers étagés dans l'azur !

Laves de vos corps durs,
cendres de vos dépouilles,

fumées,
fumées des feuilles si frèles
qu'imbibe le jour,
tout est clarté en vous,
sur vous,
tout étincelle,

— hélas !
pour que jusque même dans les nuits
où gémit d'une éternelle agonie
le désespoir d'un Sauveur
pleurant sur la fureur des êtres,
votre ombre bleuie soit si claire
que du plus loin il voit venir
qui s'approchent avec un baiser
— ô vent nocturne dans les branches brisées ! —
la troupe chuchotante des traitres.

VIII

Vieil arbre,
très vieux grand-père,
vos membres noueux disaient les tourments
qu'il faut, des âges, avoir vécus,
pour comprendre un peu de la vie;
Puis vous nous baigniez de lumière
sous votre chevelure d'argent,
et vous nous penchiez sur le ciel
en vous courbant.

L'ombre de votre corps attendrie
touchait de toutes parts l'irréel;
Les étoiles étaient dans la mer
comme une braise fidèle à vos pieds;
Et Antigone, la douce enfant,
vous retenait au bord des deux grands infinis...

Pauvre grand'père,
vous n'êtes plus :

Vous ne connaissiez pas vos enfants.

IX

Nous plaisons sur la roche ronde
qui sert de l'onde
dans l'azur...
Et tu me dis :

— je suis comme une petite mouche sur un fruit,
un fruit tombe dans la coupe des anges.
Je sens que je vais être bue,
toute flottante,
dans un souffle aspiré des airs.

Ah ! je m'affaisse d'une aile évanouie,
prise aux palpitations de l'éther.

O vertige des bleus unis
sur un gouffre de lumière mouvante !
Bulles
qui vibrent de partout comme des yeux
de pierreries
d'eau et de feu
perdues dans les sables...

Ah ! sauve la colline chaude du ciel et de la mer :
retiens ta petite mouche sur son fruit,
mon amant,
avant qu'elle ne soit même plus un point brillant,
mourant
dans l'immuable.

X

Porte rose à la grille verte
surmontée de griffons roux,
portail d'autrefois, entrée
qui familièrement vous ouvrez
à la visite royale du soleil,
on entre avec lui par vous
au cœur profond de la colline
où l'ombre est l'énigme divine
d'un mystère pénétrant et doux.

Toute royauté là
déposée
par le soleil dès son entrée,
une pieuse profondeur s'éclaire
sans que nul rais faux l'illumine,
comme de ses bords la grotte d'un ermite
par les dons d'un mage en prière.

Soleil !
magicien à genoux
au seuil de la grotte de verdure,
toi-même, tu vénères l'ombre pure
qui dans sa profondeur médite
l'énigme pénétrante des choses.
Soleil, ferme sur eux, sur nous
la grille verte de la porte rose,
jusqu'à l'heure où les cyprès,
comme autant de gardiens muets
tenant leur lance droite en terre,
allument sur sa pointe obscure
l'étoile qui se lève du mystère...

XI

Viens dans le jour couchant
aspirer la musique des parfums,
qui tous ensemble, et un à un,
s'entrelacent,
et sur nos pas
chantent...

Ils tressent de fins rubans
flottants
qui font des fraîcheurs sur la main,
nous liant à la danse lente
qu'autour de nous, au long des pentes,
mènent, invisibles, des âmes par le chemin.

Ames qui s'exhalent, arômes !
Froisse la plante,
écrase un peu, moites, les feuilles entre tes paumes,
et hume lentement...
Tu entends ?
c'est la voix
qui se déchire d'un violon entre tes doigts.
Lisse,
lisse la branche,
et aspire...
Tu entends ?
qui se répondent
d'un vallon à l'autre
les soupirs
de la viole et du hautbois.
Fends la cosse,
qui dans l'ombre
jette
des petits cris de flûte perlée,
et sens les baumes
qui sous cette rosée verte aigrelette,
tintent si doux et sourds des fruits trop mûrs
qui tombent.
Grelots et mandolines,
harpes !

les grappes égrènent avec des rires
une voltige d'odeurs sucrées.
Fanfare !
entends...
Entends la forte clameur des cuivres
avec l'ardeur des poivres,
si chauds dans l'or du soir.

La nuit descend.
Un dernier chœur dans un feu d'herbes chante,
qui mêle vos aromes,
toutes vos âmes et vos voix,
Collines !
cassolettes brûlantes
d'où les parfums du jour fument dans le couchant.

XII

Reines
sous la couronne des pins
qu'un ciel de turquoise ajoure !
Il monte d'un pas de feu vos gradins,
des brassées de roses d'or aux mains,
le beau soleil ardent d'amour.

O gentilles Reines vers lui penchées
de toute la floconneuse jeunesse de votre tête !
Le pavement luisant de la mer réverbère
le trône de marbre rouge où brûle, parfumée,
l'attente de votre chair en fête.

Triomphe !
panaches et palmes !

des arbres à plumes vous éventent la joue,
tandis que l'amoureux verse sur vos genoux
de pleines corbeilles d'or et de flammes.

Apothéose ! gerbes en fusées vous saluent,
Reines !
Faudra-t-il donc que vous restiez toutes nues,
sans plus une rose de vos fortunes,
mortes,
sous les grands voiles blancs de la lune ?...

XIII

Du haut de vos promontoires,
belvédères,
bords de la jatte où la mer et les terres
entassaient des moissons pour la lèvre des dieux,
je suis comme une abeille,
impuissante d'un vol furieux
à tirer un tant soit peu de sucre du pillage.

Etincelante de fruits dans la nuit des feuillages,
la plaine chaude, autrefois, sous le jour étendait
les mille constellations dù ciel...
toute la baie
sur la terre et les eaux gardait l'empreinte stellaire
d'astres mûrissants pour des dieux.

Horreur des bouches criantes par les plaies
qu'aujourd'hui les pirates ouvrent dans les terres vives !
Nul ne fuit :
Toutes les mains aident au massacre les sauvages;

et de leurs pointes, les roches éclatées des villages
roulent aux vallons pierreux.

O barbaresques, vous repartiez jadis
avec l'orage...
Et de la paix des cieux, toutes, bientôt renaissaient,
les jolies filles qui à nouveau miraient,
sous les oliviers à l'ombre poudreuse,
leur chair vive et leur visage.

Petites joues en feu des oranges,
mignonnes mamelles des citrons pâles !
Aux miroirs de l'huile d'or aux jarres
et de l'eau bleue aux citernes murmurantes,
toute une même jeunesse, retrouvait, moissonneuse,
dans la lumière des dieux les images de sa gloire.

Les pirates ont les dieux vaincu,
et ils demeurent.
Bientôt on ne verra plus
sur les gradins piétinés des barbares
que ces esclaves armés au pied d'un mur,
agaves mourants qui tordent leurs membres nus
dans un geste intense de douleur.

XIV

Quand les maisons
vous auront bientôt toutes lapidées,
Collines !
et que vous ne serez plus,
colombes déchirées
sous des pierres en monceau blanches comme un sépulcre,
on entendra d'une longue plainte gémir
vos âmes oubliées :

— « Passant, arrête !
Ici fut tuée,
martyre
de tes aïeux aussi barbares que toi,
une vierge qui n'était qu'un sourire.

« Les grands monts augustes assemblés,
la robe violette et le front blanc,
protégeaient ma jeune beauté
de leurs vieux ans.

« J'étais si tendre,
si pure, si douce,
que la plus brûlante lumière
était comme une caresse sur la mousse
dans les ombres de ma chair.

« De quel dieu fus-je la victime ?
Toi-même ne le sais pas encore.
O Niké,
triste victoire que ton crime !
Un sourire est de moins sur la terre...

Passant,
arrête ! comprends !

Pleure ma mort...

Nice. — Décembre 1908

BIBLIOGRAPHIE

Les dates placées à la fin de chaque partie des MODULATIONS *(1893-1908) sont les dates de composition; celles de la note suivante sont les dates de publication.*

1894 FUMEROLLES

(*Librairie de l'Art Indépendant*)

1897 DU TROUBLE AU CALME

dans Sources vers le Fleuve

(*Mercure de France*)

1897 L'EPI

L'Almanach des Poètes

(*Mercure de France*)

1898 LA SIESTE

(*Idem*)

1899 MODULATIONS SUR LA MER ET LA NUIT

(*Ed. Deman, Bruxelles*)

1901 LES GRAINES D'UN JOUR

(*H. Floury*)

1902 ANACRÉONTIQUES

(*Inédit*)

1904 LA PETITE AME

(*la revue* L'Occident)

1909 LA PLAINTE DES COLLINES

(*la revue* La Phalange)

TABLE DES MATIERES

Avertissement ..... page 7

FUMEROLLES 9
I bleutées de nuit 13
II mauves et blondes 23
III d'or rose, d'or vert 28
IV azurines et d'or 35
V pourpres 41
VI mordorées, brûlées 49
VII de cendre pâle 55
VIII bleu d'argent 62
Envoi 68

LA PETITE AME 71

LES GRAINES D'UN JOUR 85

MOIS D'OR 101
l'Epi 103
la Sieste 107

ANACREONTIQUES 113
I la Rose à l'Oiseau 115
II l'Oiseau d'Eglé 119

DU TROUBLE AU CALME 125
La Lumière 127
I
TROUBLES 129
I le Rivage et la Vague 129

TABLE

II la Forêt et le Vent 132
III la lourde Tenture de la Nuit 134
IV l'Etang 136
V la Menace 138
VI le Saule 140

II

CALMES 141
I la Cité future 141
II le Révélateur 143
III en Echo 145
IV au Pacage 146
V l'Aînée 148
VI le Sommeil des Cygnes 150
VII la Nuit noire 152

MODULATIONS SUR LA MER ET LA NUIT 155

LA PLAINTE DES COLLINES 173

Bibliographie 203

Ce recueil

dont trois exemplaires sur Japon

marqués A, B, C

et cent exemplaires sur vergé de Rives

numérotés de 1 a 100

a été achevé d'imprimer

pour les éditions G. Crès et Cie

le 5 janvier 1923

par Léo Barma

a Nice

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2429
S73M6

Souza, Robert de
Modulations

73